

N° 3 | DÉCEMBRE 2011

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

UNE RENTRÉE ANIMÉE

| Revue fondée par l'AEB en 1931 | Trimestriel (nouvelle série) |



Sommaire

Éditorial	3
Maurice Maeterlinck, le verni de la gloire.....	14
1911 : Neel Doff frôle le Goncourt!	17
Le Prix Emma Martin décerné à Philippe Leuckx « tombe » dans de bonnes mains!	21
Adamek: le souffle de l'épopée dans la solitude du roman.....	25
460° soirée des lettres – 21 septembre 2011	28
461° soirée des lettres – 19 octobre 2011	33
<i>Joyeusement du présent, Journal 2009-2010</i>	38

PHOTO DE COUVERTURE: Candice Degrève

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES
DE LANGUE FRANÇAISE
PRÉSIDENT
JEAN-PIERRE DOPAGNE
PRÉSIDENTE D'HONNEUR
FRANCE BASTIA
VICE-PRÉSIDENTS
ÉMILE KESTEMAN – MARIE NICOLAI
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
JOSEPH BODSON
TRÉSORIER
JEAN PIRLET
ADMINISTRATEURS
DOMINIQUE AGUESSY | JEAN-BAPTISTE BARONIAN
JEAN C. BAUDET | JOSEPH BOLY
YVES CALDOR | JACQUES DE DECKER
ANDRÉ GASCHT (†) | ANNE-MICHÈLE
HAMESSE | MICHEL JOIRET
JEAN LACROIX | FRANÇOISE LALANDE
JACQUES LEFÈVRE | CHRISTIAN LIBENS
CLAIRE ANNE MAGNÈS | PHILIPPE RAXHON
JEAN-LOUP SEBAN | MAX VILAIN
JEAN-LUC WAUTHIER

COMITÉ DE RÉDACTION: Dominique Aguessy – Jean C. Baudet – Joseph Bodson – Jean-Pierre Dopagne – Michel Joiret –
Claire Anne Magnès – Jean-Luc Wauthier – CONCEPTION GRAPHIQUE: Nicolas Dandois

La rentrée littéraire : quels bonheurs pour demain ?

Le 12 octobre, la traditionnelle Rentrée littéraire de l'AEB fut l'occasion, entre membres et invités, d'un échange de vues sur notre association, ses raisons d'être et son avenir. La soirée, jalonnée de lectures par Évelyne Wilwerth, se déroula dans une ambiance musicale assurée par le violoniste François Dopagne (Orchestre de chambre et Orchestre philharmonique de Luxembourg). Michel Joiret y fit l'éloge de Philippe Leuckx, lauréat du prix de poésie Emma Martin.

Le président ouvrit l'année littéraire par un discours tout en perspectives pour l'avenir.

Chers Amis,

Dans l'ambiance cossue des salons de l'AEB, confortablement assis sur les nouvelles chaises récemment acquises, nous allons parler de littérature, remettre un prix littéraire, écouter de la musique, manger des petits-fours, boire du bon vin... Vous me direz qu'il n'y a qu'une rentrée littéraire par an et qu'il faut profiter de ce bonheur. Certes. Il y a aussi une Soirée des Lettres par mois : tout au long de l'année, une succession de bonheurs. Mais de quels bonheurs parlons-nous ?

Il en est de petits et de grands, de gros et de délicats. Permettez que je vous présente les principaux d'entre eux. Voici le Bonheur-d'être-riche, le plus gros des Bonheurs. Et son gendre, le Bonheur-d'être-proprétaire, qui a le ventre en poire. Voici le Bonheur-de-la-Vanité-satisfaite, dont le visage est si gracieusement bouffi. Voici le Bonheur-de-boire-quand-on-n'a-plus-soif et le Bonheur-de-manger-quand-on-



n'a-plus-faim, qui ont les jambes en macaroni. Voici le Bonheur-de-ne-rien-faire et le Bonheur-de-dormir-plus-qu'il-n'est-nécessaire, qui ont les mains en mie de pain et les yeux en gelée de pêche.

Sommes-nous, membres et invités de l'AEB, consommateurs de ces bonheurs-là, de ces bonheurs de riches, mis en images par Maeterlinck dans *L'oiseau bleu*? Sommes-nous consommateurs de ces bonheurs-là? Dans ce cadre historique, bien douillet? Une soirée par mois? À l'heure où d'autres se demandent où ils vont dormir ou ce qu'ils vont manger le lendemain? Ou même s'ils vont manger le lendemain...

Me vient à l'esprit la réflexion de La Bruyère: « Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères ». À l'heure où l'Europe rationne de 75 % l'aide alimentaire aux plus démunis, les réunions périodiques d'une association comme la nôtre, où quelques privilégiés – osons le mot – débattent de littérature, ont-elles encore un sens?

Le mot *encore* m'interpelle. Il impliquerait qu'*avant*, la littérature, sa diffusion et sa critique *avaient* un sens. Oui, mais que représente cet *avant*? Mes étudiants, qui ont 20 ans, lorsqu'ils reviennent de stages dans des classes du secondaire où les élèves sont âgés de 13 ou 14 ans, me disent souvent: « Avant, l'école était différente... De notre temps... Les jeunes d'aujourd'hui... Ce n'est plus comme *avant*... »

Méfions-nous de l'exaltation passéiste d'une douceur de vivre qui, souvent, n'est que le fruit d'un regard déformé par le temps. Mais reconnaissons que la plupart d'entre nous ici présents, vu nos âges, nous venons d'un temps où la littérature faisait partie intégrante de l'éducation, donc de la vie. Nous apprenions par cœur La Fontaine dès l'école primaire; nous abordions, dans le *Petit Grevisse*, l'accord des participes passés en compagnie de phrases pleines de sens, émanant de Chateaubriand, Musset ou Flaubert; nous feuilletions des anthologies où Montesquieu côtoyait Ronsard, Balzac et Giraudoux... et un Belge, de temps en temps, comme Maeterlinck ou Verhaeren; nous rédigeons aussi des commentaires de textes dans lesquels le professeur nous demandait de réagir aux idées de tel auteur et à sa façon de voir, de comprendre le monde.

Cette époque, pas si lointaine, n'est plus.

La fin du XX^e siècle a connu une importante mutation de l'école. Les programmes du cours de français ont réduit drastiquement la place de la littérature et lui ont préféré une approche utilitaire de la langue.

À ce moment-là, nous, écrivains, qu'avons-nous fait?

À la même époque, la publicité, qui avait déjà conquis la télévision depuis belle lurette, envahissait le petit écran de manière définitive en interrompant la diffusion des films pas des flashes intempestifs.



À ce moment-là, nous, écrivains de l'écrit ou de l'écran, scénaristes, dialoguistes, réalisateurs, qu'avons-nous fait ?

Très peu de temps après son intrusion dans les films, la publicité en a régi la construction, les producteurs imposant aux scénaristes un découpage qui tient compte de l'insertion de deux, trois ou quatre spots publicitaires dans la narration.

Qu'avons-nous fait ?

C'est peut-être à ce moment-là – et peut-être un peu à cause de nous – que la notion d'*œuvre*, dans le grand public, perdu une partie, sinon la totalité, de son sens, pour être remplacée par la notion de *produit*.

Parallèlement, on a constaté que, d'année en année, le nombre de films ne faisait que croître et que les livres, sur les tables des libraires, se

multipliaient à une vitesse à faire frémir les accélérateurs de particules les plus performants.

Quels livres? Quels films?

Rappelons-nous le discours de l'ex-PDG de TF1, Patrick Le Lay, en 2004 :

À la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit. Or, pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible: c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible. Rien n'est plus difficile que d'obtenir cette disponibilité. Il faut chercher en permanence les programmes qui marchent, suivre les modes, surfer sur les tendances...

Cette vision de la télévision ne coïncide-t-elle pas avec toute une littérature – pardon : avec toute une série de *produits littéraires* – portée par un certain marché? De grandes machines de guerre se mettent en branle pour donner à l'homme de la rue ce qu'il demande – plus exactement ce qu'on lui fait croire qu'il demande, c'est-à-dire du divertissement sous toutes ses formes, de la pseudo-réalité au mélodrame à l'eau de rose, en passant par tous les ersatz de policiers à l'hémoglobine industrielle.

Au terme de ces constatations, oui, on peut évoquer qu'un *avant* a existé, pas si lointain, un *avant* où des personnes peu cultivées – je pense à mon père, qui était ouvrier – pouvaient lire dans les journaux locaux, sous la forme du feuilleton quotidien, un roman de Simenon, d'Alexandre Dumas, voire de Victor Hugo.

Aujourd'hui, la série a remplacé le feuilleton, le remplissage a remplacé la narration, le formatage a remplacé la formation.

« À la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit. Or, pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. »



© Pierre Moreau

La question n'est plus: « Qu'avons-nous fait? » mais « Que faisons-nous? »

Nous disons: c'est la fatalité, c'est le monde qui va comme ça, nous n'y pouvons rien... et nous nous replions dans les locaux de la Maison Camille Lemonnier, pour jouir entre nous des Gros Bonheurs illustrés par Maeterlinck?

Alors, oui, il y a, pour moi, une vraie honte de profiter de ces bonheurs-là, à la vue de certaines misères.

La misère, aujourd'hui, ce n'est pas seulement celle que Camille Lemonnier décrivait dans *Happe-Chair*; ce n'est pas seulement celle que décrivait Neel Doff, dans *Jours de famine et de détresse*:

Nous habitons une chambre unique, dans une impasse gluante d'Amsterdam. Le soleil n'y pénétrait jamais et si, en hiver, le froid humide y était glacial, en été la chaleur moite nous anéantissait. Il n'y avait qu'une alcôve à étage, ainsi que dans les barques de pêcheurs, mais cloisonnée: on y était comme dans un placard. Les parents dormaient dans le compartiment du bas; quelques-uns des enfants dans celui du haut, les autres à terre, sur une paille. Dans un coin, un petit tonneau servant de chaise percée à la famille; dans d'autres, des langes d'enfant souillés, puis les détritiques de tout un ménage miséreux. L'odeur de la pipe de mon père et les émanations de dix pauvres rendaient l'atmosphère irrespirable.

Non, la misère, aujourd'hui, ce n'est pas seulement dormir dans la rue ou, pour prendre des cas moins extrêmes, se nourrir mal, se soigner mal ou être accablé de dettes. La misère, aujourd'hui, est aussi intellec-

tuelle, spirituelle. Elle est ce mépris qu'affichent programmes scolaires et programmes télévisuels, considérant que le grand public, en salles de classes ou dans son salon, ne peut s'abreuver que de pain et de jeux de cirque, le pain ayant été remplacé – pardonnez-moi les néologismes – par le MacDo plastifié et le Cocrasse-Cola.

« *La misère, aujourd'hui, est aussi intellectuelle, spirituelle.* »

Et pourtant! Il suffit de voir le succès de certains livres ou de certains films dits *difficiles* ou *d'auteurs* – les deux mots devenant souvent synonymes; il suffit de voir les titres de certains livres empruntés dans les bibliothèques publiques; il suffit de voir l'affluence à certains spectacles assez exigeants, quand ils sont gratuits, le jour de la Fête de la Communauté française; il suffit de voir l'engouement de classes professionnelles quand un professeur leur lit de la poésie – la vraie, la poésie de chair et de son, pas celle des comptables de vers et de syllabes, mais celle qui dit l'être dans ses souffrances, ses espoirs et ses défis.

Miracles isolés, direz-vous? Pas du tout. À chaque fois, la découverte d'une œuvre jaillit grâce à l'enthousiasme d'un passeur, qu'il soit libraire, bibliothécaire ou professeur.

En Communauté française – renommée bien à propos Fédération Wallonie-Bruxelles –, de gros efforts de promotion ont été réalisés et le sont encore dans les domaines de l'édition et de la lecture. Gros efforts aussi pour organiser des rencontres entre lecteurs et écrivains, notamment avec les lecteurs des bibliothèques publiques et avec les jeunes des classes primaires et secondaires.

Pour la dernière fois, je pose la question: nous, membres de l'AEB, que faisons-nous?

Lors de la Rentrée littéraire de l'an dernier, je disais que beaucoup de choses, au sein de notre association, étaient à poursuivre, à rénover, à



réinventer, à créer. Depuis le 16 octobre 2010, l'AEB a ouvert ses portes à d'autres associations – je pense à l'Association Royale des Écrivains de Wallonie – et organisé des soirées littéraires en partenariat avec la Maison Internationale de la Poésie-Arthur Haulot. Elle a donné naissance à un nouveau site internet, amplement alimenté par les activités de ses membres et largement consulté par les internautes, et à une revue trimestrielle axant sa réflexion sur la condition et la place de l'écrivain dans la société. *Pourquoi être écrivain ?* se demandait le numéro de juin. Le numéro de septembre répondait : *Écrire c'est résister*. Résister à l'autosatisfaction. Résister aux modes. Résister à la marchandisation.

Si c'est cela, appartenir à une association d'écrivains, alors je n'ai plus honte d'être heureux, au milieu des écrivains et des livres, ici, ce soir. Par cette question et cette réponse, l'AEB s'affirme plus que jamais non comme le placard fermé de Neel Doff, réservé aux Gros Bonheurs de Maeterlinck, mais comme un lieu ouvert de recherches et d'échanges,

autour d'auteurs qui n'écrivent pas pour se faire un nom ou du pognon – excusez ce terme, utilisé par les *commerciaux* – mais pour qui écrire est la raison d'être, la force vitale, succession de coups de sang et de colères face à un monde qui tourne fou, face à la misère, à l'injustice, au désenchantement, face aux jours croissants de famine alimentaire et de détresse morale.

« *Neel Doff
aurait pu être,
aujourd'hui, la
proie du PDG
de TF1* »

Jours de famine et de détresse: j'ai cité cet ouvrage tout à l'heure. Neel Doff l'a écrit il y a tout juste cent ans, en 1911. L'œuvre sort de presse à l'automne et, le 4 décembre de la même année, après sept tours de scrutin, elle frôle le prix Goncourt. Neel Doff, née hollandaise d'un père instable et d'une mère insouciant, aurait pu être, aujourd'hui, la proie du PDG de TF1 ou d'autres programmeurs qui lui auraient fait croire que le bonheur n'existe que dans le lavage toujours plus blanc de son cerveau, paradis artificiel de la modernité. Neel Doff, elle, comme elle l'écrit dans *Keetje Trottin*, « se laisse appeler trois à quatre fois pour manger sa tartine *avant de lâcher son livre* ». Sa réponse à la folie du monde, elle va la chercher parmi d'autres bonheurs, dans l'autre liste de bonheurs que dresse Maeterlinck, un peu plus loin, dans *L'oiseau bleu*. Maeterlinck qui – est-ce un hasard? – reçoit le prix Nobel de littérature cette même année 1911. Ils sont nombreux, ces autres bonheurs, qu'il qualifie de *petits*, mais qu'il appelle Grandes Joies :

Voici le Bonheur-de-l'air-pur, qui est à peu près transparent. Voici le Bonheur-du-ciel-bleu, qui est naturellement vêtu de bleu. Voici le Bonheur-des-heures-de-soleil, qui est couleur de diamant. Et le Bonheur-de-la-pluie, qui est couvert de perles. Et le Bonheur-de-courir-pieds-nus-dans-la-rosée. Et... Et voici la Joie-de-penser. Et, parmi les plus grandes, la Joie-de-voir-ce-qui-est-beau. Et, surtout, la Joie-de-comprendre.

Voir et comprendre, n'est-ce pas là l'essence de la littérature? N'est-ce pas là le désir de tout homme, dans un monde où certaines puissan-



ces s'acharnent à le décerveler? Les perspectives de l'AEB pour les années à venir ne sont rien d'autre que ces Grandes Joies, qu'elle souhaite partager entre ses membres et, bien au-delà, transmettre à d'autres, au travers de ses activités, de ses outils d'information, de ses rencontres. Les rencontres, ce sera l'objectif fort des années à venir. Lorsque je demandais à l'une de mes étudiantes en littérature quelle raison la ferait adhérer à une association d'écrivains, elle me répondit: « Pour nous les jeunes, l'Association avec un grand A, c'est Facebook. Si j'adhère à une association littéraire ou si j'assiste à ses soirées, c'est pour trouver ce qui manque ailleurs: la rencontre, le vivant. »

Périodiquement, on annonce la mort de la littérature et la mort du livre. Comme on a annoncé la mort de l'opéra, puis du théâtre, puis du cinéma. Le cinéma est loin d'être mort, le théâtre a revêtu de nouvelles formes et de nouveaux langages, l'opéra est sorti de ses murs et s'est adjoint les médias modernes. Pourquoi la littérature mourrait-elle, alors qu'elle a déjà conquis de nouveaux supports? Pourquoi mourrait-elle puisque la font vivre des auteurs vivants?

Dans son essai sur *l'effet-personnage dans le roman*, Vincent Jouve définit la lecture et, par-delà, l'écriture comme étant « d'abord cela: une pédagogie de l'autre ».

Ceux qui travaillent avec moi savent combien m'est chère cette volonté de rencontre et de transmission, ce désir profond de travailler à l'intérieur de cette Maison Lemonnier et à partir de cette Maison, pour nous ouvrir

à ceux qui, souvent, voudraient découvrir des horizons littéraires mais qui n'ont pas de bateau pour embarquer. Je profite donc de cette rentrée pour remercier toutes les personnes, et particulièrement le Conseil d'administration, qui m'accordent leur confiance et qui me suivent dans mon idéal obstiné d'ouverture. Cela leur demande beaucoup d'investissement : maintenance du site, rédaction de la revue, contacts avec des partenaires, organisation d'évènements, remise en route des *Amis de la littérature* pour les personnes qui n'écrivent pas mais qui souhaitent participer à nos travaux, préparation d'un nouveau type de Soirées des Lettres à côté de celles que nous connaissons, réflexion sur l'approche du monde enseignant et des étudiants en littérature, perspectives de l'utilisation de la bibliothèque dans le contexte plus vaste de la restauration du bâtiment, etc. Il est de tradition – mais aucune tradition n'est éternelle –, d'applaudir l'orateur à la fin d'un discours. Si l'envie vous en prenait ce soir, je voudrais que vos applaudissements aillent à toute l'équipe de l'AEB : les membres du Conseil d'administration ; notamment Émile Kesteman et son inaltérable présence ; notre infatigable trésorier et homme à tout faire, Jean Pirlet ; notre nouvelle secrétaire Candice Degrève ; Joseph Bodson, le scribe des Soirées des Lettres, qui vient d'accepter pour un an la tâche de secrétaire général ; et tous les bénévoles qui nous aident, écrivent, font des lectures et des recherches, nous encouragent de leurs mots gentils et de leurs critiques, sans oublier le fidèle public des Soirées.

Toutes ces forces vives et toutes ces volontés me permettent de dire qu'écrire et débattre de littérature, cela a encore un sens. À condition d'écrire pour dire et de débattre pour partager. À condition de fédérer, d'être des passeurs. Je laisserai à Maeterlinck le soin de conclure : à la question « Il y a donc des Bonheurs à la maison ? », il répond : « S'il y a des Bonheurs ! Mais elle en est pleine à faire sauter les portes et les fenêtres. »

Jean-Pierre Dopagne

*« Si j'adhère à
une association
littéraire c'est pour
trouver ce qui
manque ailleurs :
la rencontre, le
vivant. »*

Jacques De Decker

Maurice Maeterlinck, le verni de la gloire

Le plus grand écrivain belge, hélas ! La formule est tentante. À propos de Maeterlinck, la boutade de Gide appliquée à Hugo ne tient pas tellement la route, pourtant. Tout ce que l'on peut imputer à Maeterlinck qui nous amènerait à faire cette provocante proposition, c'est d'être le seul auteur belge à avoir décroché le prix Nobel.

Nous savons que rien ne permet de considérer ce prix comme un infaillible signe d'excellence littéraire absolue. Le plus souvent, la distinction répond à des critères clairement extra-culturels. Couronner un écrivain belge au cours de la première décennie du prix, c'était rendre justice à un pays qui se distinguait par son dynamisme, son rayonnement artistique et sa prospérité. Maeterlinck apparaît comme un représentant littéraire de l'Art Nouveau, et à ce titre s'inscrivait dans un courant largement international, puisque l'esthétique qu'il illustrait était présente dans différents pays d'Europe, centrale en particulier.

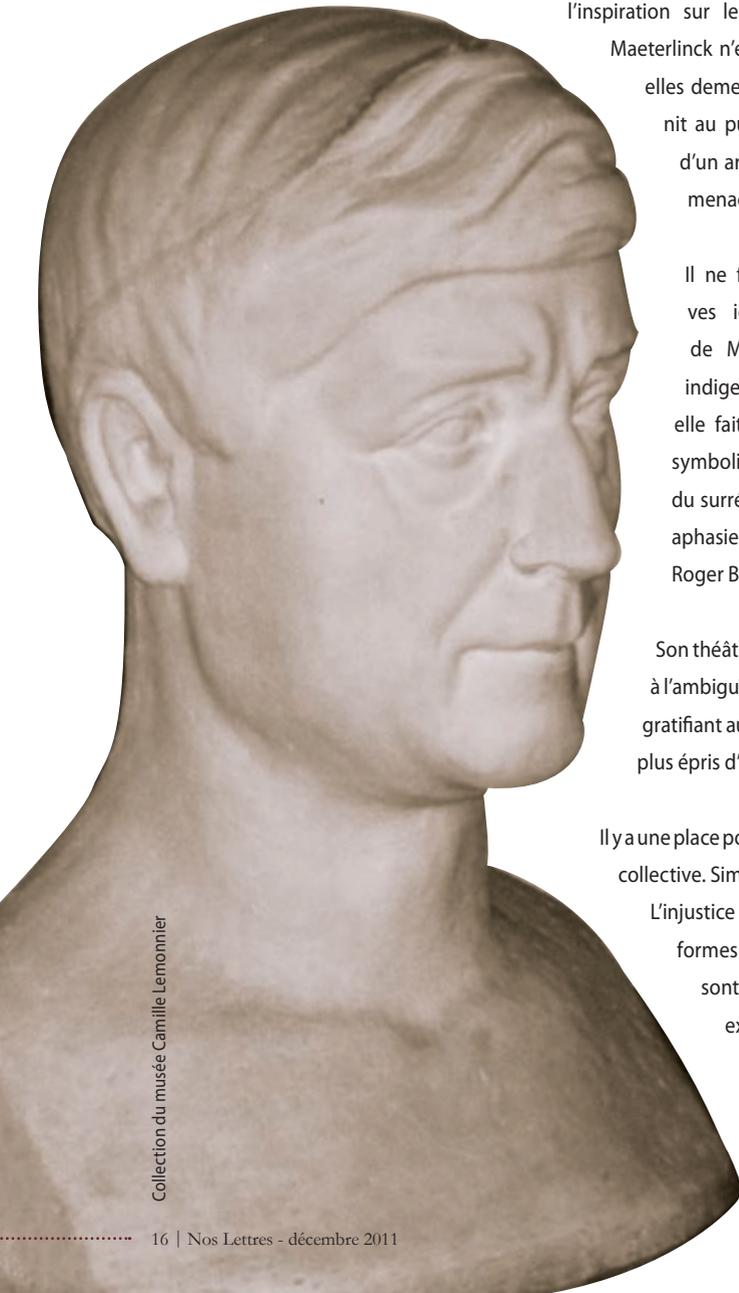
Maeterlinck, de plus, était issu de cette bourgeoisie qui tirait amplement avantage de la position de la Belgique dans l'économie mondiale : on la créditait à l'époque d'une troisième, voire d'une deuxième place dans le classement des puissances industrielles et financières. De plus, étant Flamand et francophone, il incarnait au mieux le pays dans son ambivalence.



Est-ce à dire que Maeterlinck ne justifiait sa distinction que par des caractéristiques autres que littéraires ? La comparaison avec Verhaeren éclaire cette question, comme l'a d'ailleurs clairement illustré l'excellente exposition qui leur fut à tous deux consacrée au Musée Verhaeren de Saint-Amand. Confronter les deux permet de mieux identifier les handicaps de Verhaeren. Il était d'évidence plus « engagé », reconnu un peu partout comme un dénonciateur des abus du capitalisme conquérant. Il s'était trouvé par-delà les frontières, auprès des classes défavorisées et auprès des défenseurs cultivés de celles-ci, des admirateurs et partisans passionnés.

Le propos de Maeterlinck, par contre, est immatériel, indicible, insaisissable. Il est, autrement dit, amplement inoffensif. Il reste dans le prolongement des symbolistes, dont il a le mérite de populariser

*« Est-ce à dire
que Maeterlinck
ne justifiait sa
distinction que par
des caractéristiques
autres que
littéraires ? »*



Collection du musée Camille Lemonnier

l'inspiration sur les scènes de théâtre et d'opéra. Maeterlinck n'est pas à l'abri des angoisses, mais elles demeurent comme impalpables. Il fournit au public de son temps la consolation d'un art qui amortit les chocs, éloigne les menaces de déstabilisation.

Il ne faudrait pas croire que ces réserves ignorent ses talents. La poésie de Maeterlinck est somptueuse avec indigence, fascinante avec économie, elle fait mieux qu'arpenter les pistes du symbolisme, elle annonce l'irrationalité du surréalisme, elle préfigure par sa quasi-aphasie un du Bouchet, ou Beckett, ce que Roger Bodart n'a pas manqué de percevoir.

Son théâtre, par la place qu'il laisse au silence, à l'ambiguïté du langage, procure un matériau gratifiant aux metteurs en scène d'aujourd'hui, plus épris d'images que de langage verbal.

Il y a une place pour Maeterlinck dans notre mémoire collective. Simplement, elle m'apparaît excessive. L'injustice en littérature peut prendre deux formes: les renommées insuffisantes, qui sont légion et, plus rares, celles qui sont excessives. Maeterlinck est l'un de ces vernis de la gloire.

Évelyne Wilwerth

1911 : Neel Doff frôle le Goncourt!

Quand Neel Doff atterrit en Belgique en 1874, elle a 16 ans. Elle est pouilleuse. Elle porte un passé déjà lourd depuis sa naissance à Buggenum, dans le Limbourg hollandais. Un père instable, une mère insouciante, des naissances nombreuses, des déménagements incessants. La pauvreté a vite basculé dans la misère.

Donc pouilleuse. Pourtant imprégnée d'une grande finesse. Fascinée par la beauté depuis son enfance. Et habitée par le désir farouche de sortir de ce milieu gluant. Dès leur arrivée à Bruxelles, sa mère l'oblige à se prostituer. Parallèlement, des artistes la repèrent et du coup elle va poser pour les plus grands peintres et sculpteurs de l'époque. La culture l'attire irrésistiblement. Peu à peu, grâce à des rencontres, elle va s'extirper de son milieu et gravir les échelons sociaux. Un premier mariage avec Fernand Brouez, responsable de la revue « La société nouvelle ». Puis un second avec Georges Serigiers, avocat anversois.

Heureuse? Pas tout à fait. Le passé continue à la hanter et elle se sent assez étrangère dans cette grande bourgeoisie. Ou plutôt même exilée.

Mais il se passe quelque chose d'extraordinaire le 28 février 1909. Neel est dans sa chambre, à Anvers, un peu grippée. Elle se dirige vers la fenêtre, soulève le rideau et voit soudain un gosse qui se fait tabasser

« habitée par le
désir farouche de
sortir de ce milieu
gluant »



par ses copains. Le plus pouilleux de la bande, bien sûr! Alors tout son passé lui revient comme un tsunami, elle saisit un bloc de feuilles, un crayon et, fiévreusement, crache ses souvenirs. C'est ainsi que naissent ses *Jours de famine et de détresse*. En français. Le moteur de cette entreprise, ce ne fut pas un désir d'allègement personnel, mais celui d'apporter un témoignage direct sur la misère. Pour ouvrir les yeux des nantis.

Mais que faire de ces textes? Le Français Laurent Tailhade est ému et enthousiaste. Émile Verhaeren est tranchant « C'est mort. Il faut galvaniser cela, y mettre de la vie. » Max Elskamp est plus nuancé, mais est réticent par rapport à la forme qui « n'est évidemment pas française ».

Non, les auteurs belges ne vont pas la soutenir. C'est finalement l'homme de théâtre Lugué-Poe, que Neel connaissait, qui va provoquer l'événement. Il adhère immédiatement au texte et le soumet à l'éditeur Fasquelle à Paris. Celui-ci, ébranlé par la puissance du manuscrit, décide de l'éditer. Et le livre « Jours de famine et de détresse » sort à l'automne 1911. Différence d'accueil en Belgique et en France! À Paris, le livre engendre la fièvre par son authenticité brute et brutale. Les choses s'emballent. Francis Jourdain se tourne vers Octave Mirbeau, un des membres du jury Goncourt. Mirbeau s'enflamme à son tour et transmet son enthousiasme à Gustave Geffroy et Lucien Descaves.

Le lundi 4 décembre 1911, l'Académie Goncourt se réunit au Café de Paris. En piste, 6 ouvrages dont un seul signé par une femme. En tout, 7 tours de scrutin. Alphonse de Chateaubriant emporte le prix avec 6 voix pour son *Monsieur des Lourdines* contre 2 à Neel Doff et 2 à Gaston Chéreau.

Plus tard, Neel confiera à Frédéric Lefèvre « ma qualité d'étrangère fut un obstacle invincible ». Ajoutons qu'il fallut attendre 1944 pour



Néel Doff posant pour la Nèle de Charles Samuel. Sculpture de Charles De Coster. Collection du musée Camille Lemonnier.

qu'une femme emporte ce prix (Elsa Triolet pour *Le premier accroc coûte 200 francs*).

Alors, déçue, Neel ? Pas du tout. Elle est consciente que ce prix aurait pu la casser émotionnellement. Non, elle est galvanisée par ce succès, par les formidables réactions en France et va foncer dans un deuxième manuscrit, toujours autobiographique.

Mais en Belgique les réactions sont mitigées. La bourgeoisie s'interroge : « Madame Serigiers aurait-elle été prostituée ? » Les critiques sont frileux. Avec certaines erreurs d'interprétation. Louis Dumont-Wilden : « (...) et si son livre, Dieu merci ! n'a rien d'une autobiographie (...) ».

Marguerite Van de Wiele estime, elle, que si ces gens avaient vécu dans la nature, ils se seraient épanouis ! C'est la ville qui a causé le désastre. Enfin, à nouveau, on épingle sa langue trop brute. Les Belges aiment la rhétorique, les effets sonores et ronflants... Et les écrivains sont « pourris de littérature », comme l'a écrit Max Elskamp.

En cette même année 1911, Maurice Maeterlinck décroche le Prix Nobel pour *L'oiseau bleu*. Une sphère littéraire bien différente de celle de Neel ! Ces deux-là se sont certainement rencontrés puisque « La société nouvelle » a publié des textes de Maeterlinck. Mais y eut-il amitié, connivence ? Je n'en ai trouvé aucune trace.

N'empêche. 1911 aura mis en lumière deux écrivains belges, bien au-delà de nos petites frontières...

Évelyne Wilwerth, *Neel Doff*, Éditions Bernard Gilson, 1992 ; *Neel Doff, de biografie*, Anvers, Manteau, 1992 ; *Neel Doff, a biography*, New York, Peter Lang, 1997

Michel JOIRET

*Le Prix Emma Martin décerné
à Philippe LEUCKX « tombe »
dans de bonnes mains !*

Selon le fleuve et la lumière :

un recueil de poèmes aux portes de l'évidence

Philippe Leuckx a déjà un long travail d'écriture derrière lui et, comme la plupart des poètes, il a nourri de doutes, de passion, de solitude et d'angoisse, un mouvement singulier que je situerais « avant l'évidence poétique ». À vrai dire, le travail de tous ces mots, bien ou mal fagotés et la portée d'un essaimage dont on ne sait ni l'amplitude, ni la durée de vie, sont bien aléatoires.

Vient alors le risque, calculé -et réussi-, d'un projet conçu tout à la fois comme un album de voyage et un retour aux sources : *Selon le fleuve et la lumière*. D'entrée de jeu, le lecteur sent bien qu'il s'est passé quelque chose dans la prise en charge, bien subtile avouons-le, de l'émotion partagée. On peut croire que Philippe Leuckx a dû s'interroger, comme la plupart d'entre nous, lecteurs et sujets fidèles de l'identité poétique : tous ces mots nécessaires à l'entretien de soi font-il un poème évident et d'aventure, nécessaire aux autres ? Et qu'en est-il de l'évidence ? Est-ce la voix partagée, le *répons* d'un lecteur partenaire ? L'évidence assurerait-elle la mise en lumière des mots secrets ? Ou de manière plus pointue encore, apparaîtrait-elle dès lors que les mots viennent perforer la sensibilité de l'autre ?



© Pierre Moreau

En parcourant les textes de *Selon le fleuve et la lumière*, j'ai donc pensé à l'évidence poétique. Sans doute parce que le *répons* est venu de ma lecture sensible, mais surtout parce que les mots du poète se sont mis à éclater comme des marrons dans ma propre demeure intérieure. Mais quelles en sont donc les raisons? Peut-être l'évocation de fragrances affectives (la rencontre, la cité, la ville de Rome...) a-t-elle allumé les mèches? Sans doute la diversité des moyens expressifs a-t-elle contribué à tresser les mailles d'un corpus bien assuré? Mais j'ai « senti » l'énergie dépensée dans la recherche d'un nouvel accord entre le poète et son lecteur, un pacte muet qui reprendrait les accords entre soi et soi et trouverait une phrase musicale inspirée susceptible d'ébranler l'autre bien au-delà des mots.

La structure du parcours poétique a dès lors formalisé l'impression première. Sorte de texte déambulatoire, le poème *marche* et mesure sa mobilité aux mouvements du quotidien – du temps quotidien pour être plus précis :

On irait vers le soir ; on irait dans la nuit p. 17

À de nombreux moments poétiques, les dispositions d'accueil et d'émerveillement prévalent :

*Regardez comme/la vie/remue/il a suffi d'un peu/de ciel/et de cette lumière/
qui tremble/au ras/du Tibre/pour tout changer. p. 15*

Poème de l'économie, de l'essentiel, du délestage, le texte roule naturellement vers l'essentiel articulé autour de l'authenticité et des essences :

*J'apprends chaque jour
à me délester
des phrases convenues
bientôt
il n'y aura plus
que la langue parfumée
des roses p. 62*

En même temps, il cherche et trouve l'équilibre entre le moment de la

journée et celui du moment vécu. Il s'agit d'un moment de grâce...

*«le monde s'évase/sans un cri/parfois le ciel/se laisse/traverser/et sa
musique/nous transperce p. 36*

Pour Philippe Leuckx, les choses existent et sont reçues dès lors qu'elles sont nommées :

*Il y a du monde/un fleuve des ponts/des enfants et du ciel/des papiers
gras/et l'infinie solitude/quand les parcs/tombent les bras/et que la fête/
ramasse ses miettes... p. 19*

*Rome s'évide en silence/et dans Prati qui/commence à ranger/le jour en
ses rues/je suis à la fenêtre/attentif au moindre cri p. 22*

La chambre/s'ouvre sur une cour d'été... p. 22

Sensible aux signaux sonores comme il peut l'être aux parfums du jour et de la nuit, le veilleur capte le moindre bruit, la moindre alerte qui marque la fuite du temps.

on entend parfois/un enfant qui ronge/son frein p. 22

Comme un appel à témoin invisible et improbable, il marque le tempo du souvenir :

Te souviens-tu/l'été réchauffait/jusqu'aux rives/des avenues p. 26

Combien d'enfances

laissées dans leurs hautes

herbes p. 23

Leuckx, poète de l'entre-deux-rives (lumière et obscurité), privilégie l'heure entre chien et loup, celle qui accomplit les métamorphoses, qui fixe les mélanges et qui est aussi celle qui rend le bruit fatigué du monde :

des bruits de couverts/de repas de vaisselle... p. 22

L'art poétique de Philippe Leuckx tient d'abord à l'exigence de la scansion, cette recherche du rythme cardiaque (celui qui va commander les mots, marquer la pause) et d'un accord entre les battements du cœur et les battements d'ailes des mots. On soulignera le caractère pertinent des mises en évidence (les verbes placés en tête de vers). Le lecteur

*« les choses
existent et sont
reçues dès lors
qu'elles sont
nommées »*



appréciera la nuance lors de la répétition d'un mot qui change d'emploi et de fonction: *Toute la vie/la rumeur de la vie*. Habile dans le recours à la métaphore: *la langue parfumée des roses* le poète se montre aussi sensible à la comparaison: *la ville est un désert/déployé comme un linge/de beauté* et aux punctuations sonores: *Ce soir/la pluie a goût de ville*.

Voilà donc un livre de passage et de coulée vive, l'un et l'autre générés par un auteur désormais maître de ses outils et plus qu'attentif aux rythmes souterrains; un livre qu'on reçoit à un moment particulier comme à *l'heure entre chien et loup*, celle qui transgresse les autres moments de la vie et dont on ne retient que le remuement. Déchiré par la précipitation du temps: *Tout est passé trop vite*, Philippe Leuckx ne résiste pas longtemps à la générosité première de sa nature: *Je laisse venir le vent/les mots la langue torride//été en moi plus vif/que feu d'épaules*. On lui doit donc à travers ces pièces de coulée vive, bien au-delà de l'empathie, de l'emballement (ou de la précipitation), une légèreté rafraîchissante, une mobilité du cœur et de la plume qui augurent bien d'autres succès.

Selon le fleuve et la lumière, Philippe Leuckx, éd. Le Coudrier, Mont-Saint-Guibert, 2010

Jean-Pierre Dopagne

Adamek : le souffle de l'épopée dans la solitude du roman

Il est des rencontres qui durent ; il en est d'autres qui ratent.

La rencontre que j'ai ratée, c'est celle avec l'homme Adamek début septembre. Lors d'un échange de courriels à la fin du printemps, nous avons convenu que j'irais lui rendre visite dès que la rentrée de septembre serait lancée. Il savait que je lisais ses romans avec mes étudiants en littérature et attendait avec intérêt que je lui rapporte leurs avis, leurs critiques, leurs questions. Le 31 août a méchamment arrêté nos calendriers.

La rencontre qui dure, en revanche, c'est celle avec l'auteur Adamek. Une rencontre d'il y a longtemps déjà. *La fête interdite* fut mon entrée dans ce monde étrange et si personnel d'André-Marcel et, en même temps, si proche du nôtre. Suivirent les autres récits, les nouveaux et les plus anciens, découverts petit à petit puis relus et, chaque fois, redécouverts.

Au terme d'une vie de nomade et d'homme à tout faire aux multiples métiers, y compris celui d'éditeur, il n'avait pas la reconnaissance que son œuvre aurait dû lui apporter. Mais il ne la recherchait pas...

Son œuvre, il est vrai, tranche sur toute une littérature actuelle, où domine le *je* nombriliste de l'auteur qui se regarde écrire. Pourtant, le *je* est très présent dans l'œuvre d'Adamek, même quand il se dissimule

« *Son œuvre, il est vrai, tranche sur toute une littérature actuelle.* »

derrière un, voire plusieurs *il(s)*. Mais ce *je* n'est pas le *je* de l'écrivain surdoué qui comprend le monde mieux que personne et rejette tout ce qui n'est pas lui; c'est le *je* de l'écrivain qui, du fond de sa solitude, va à la rencontre de celle des autres. Pensons au *Maître des jardins noirs*, où deux destins parallèles se rejoignent dans un don d'amour suprême. Pensons à cette *Grande nuit* que traverse Malek en quête d'une dernière cellule de vie. Pensons à Alban et Lauric, partis à la recherche d'une conciliation avec les forains pour sauver le village de Marselane. Pensons à la jeune corneille, narratrice de *L'oiseau des morts*, dont la « violente venue au monde allait exercer les effets naturels les plus bénéfiques sur la suite de [son] existence ».

Ces évocations résument à elles seules toute l'humanité d'Adamek, en accord avec ce que dit Vincent Jouve de la lecture – et, par-delà, de l'écriture – quand il la définit comme une *pédagogie de l'autre*. Les personnages d'Adamek sont profondément seuls, dans la droite ligne du roman du XIX^e siècle et justes portraits de l'homme d'aujourd'hui. Mais, en outre – et c'est ce qui fait la grandeur de cette œuvre –, les personnages et les mondes dégradés dans lesquels ils se meuvent sont parcourus d'un souffle épique: la solitude n'est pas une fin; chaque héros ou anti-héros d'Adamek se met à l'ouvrage pour créer un monde nouveau, pour aller à la rencontre de l'autre, pour découvrir que, par-delà le malheur et la mort, d'autres (hommes, bêtes ou choses) existent ou sont à recréer. À la fin de *La grande nuit*, l'enfant Océan esquisse un sourire « comme s'il découvrirait derrière ses yeux à jamais clos la beauté éternelle du monde ». À la fin de *L'oiseau des morts*, la corneille se sait indésirable parmi ses congénères et chargée de sa culpabilité d'avoir cohabité avec l'homme... mais elle s'envole avec eux, « sans autre connivence que le secret que nous emportons chacun dans le silence des altitudes ».

Connivence et altitudes: tout Adamek tient dans ces deux mots-là.





460^e soirée des lettres – 21 se



Jean C. Baudet,

Curieuses histoires des dames de la science, éd. Jourdan, 2010 ;

Curieuses histoires de la Pensée, Jourdan, 2011.

Présentation par Joseph Bodson

Tout d'abord, un ouvrage pour une part anecdotique, et qui recense, au fil des siècles, les femmes qui s'illustrèrent dans le domaine des sciences. Au début, rarissimes. Ensuite, de plus en plus nombreuses, à mesure que le temps passe et que les préjugés s'effacent. Avec, nous dit l'auteur, une préférence marquée pour les travaux qui demandent du soin et de la précision. Pour en arriver à Marie Curie, et à notre époque.

Mais c'est le second ouvrage qui va être surtout abordé. C'est bien sûr une entreprise ambitieuse que d'embrasser ainsi, en quelque 600 pages, l'histoire de la philosophie, des religions, avec des aperçus sur la science, depuis



© Pierre Moreau

septembre 2011

la préhistoire jusqu'à l'époque du Christ. Mais c'est là aussi que réside l'originalité de l'ouvrage: trop souvent, l'on nous présente des histoires cloisonnées, comme si ces domaines n'exerçaient aucune influence l'un sur l'autre. C'est un peu la rançon de la spécialisation des études universitaires.

Il est certain en tout cas que ce compartimentage était étranger à la pensée des Anciens.

Et puis, n'oublions pas que nous ne disposons que d'une maigre part des écrits de ces philosophes: il ne nous reste presque rien de Démocrite, Aristote a été perdu, puis retrouvé en partie: nous n'avons que les notes de cours, non les ouvrages littéraires.

Mais cela n'empêche que toute l'histoire de notre société occidentale s'est construite en bonne partie sur ces données. La théorie des éléments est passée dans la médecine, caractérisant les différents tempéraments; on la retrouve aussi en astronomie, et de là, en astrologie

*« C'est bien sûr
une entreprise
ambitieuse que
d'embrasser ainsi,
en quelque 600
pages, l'histoire
de la philosophie,
des religions, avec
des aperçus sur la
science... »*

Le présentateur terminera en rassurant Jean Baudet sur l'avenir de son œuvre, et en en relevant les remarquables qualités : le don de présenter clairement des choses compliquées, tout en évitant la simplification excessive, le don aussi, nous l'avons dit, d'embrasser de très vastes sujets en une synthèse cohérente.



Armel Job,

***Les Eaux amères*, roman, Robert Laffont.**

Présentation par Jean Jauniaux

Armel Job, nous dit Jean Jauniaux, c'est l'humour, et l'esprit qui saute au-delà de la lettre. C'est aussi un raconteur d'histoires. Le romanesque confronte avec des réalités informulées, et permet de se sentir moins seul.

Le roman est aussi, enchaîne Armel Job, une manière d'appréhender le monde et les êtres humains..

Le fait d'être enseignant, par exemple, nourrit-il votre démarche ?

Bien sûr, en tant que directeur, j'ai pu observer l'évolution de la société. Mais j'ai travaillé de manière étanche, ce sont des domaines assez différents. Mes romans vont plutôt chercher leur origine dans mon enfance, en un milieu très modeste, dans des souvenirs très anciens. J'y ai trouvé des réponses plus pertinentes.

Il y a ce recours à l'ironie, qui est une façon de se distancer ?

Elle fait partie de mon tempérament Elle crée aussi une connivence avec le lecteur. C'est une façon de saluer son intelligence.

Mais venons-en plus particulièrement aux Eaux amères, et à la jalousie...

Un quincailleur anversoïis installé à Malmedy, qui se met à recevoir des lettres anonymes, à propos de son épouse Esther, signées : *l'unique qui ait pitié de toi*. Son humeur change, il se fâche avec les gens. Et, comme son père aurait fait avant lui, il va trouver un rabbin à Anvers. Celui-ci lui

fait ouvrir la Torah, et pratiquer le rite des eaux amères. Il va administrer à son épouse un mélange d'eau et de papier brûlé où figurait un tétragramme. Si elle est coupable, elle se desséchera.

Et comment fait-on pour créer une ville ?

J'ai travaillé avec un plan de Malmedy, où je n'étais guère allé. Une véritable jubilation.

C'est donc le roman qui vous dirige ? Vous imaginez un personnage, et vous vous laissez porter ?

Oui. Chaque jour, je vis avec mes personnages, j'essaie de comprendre qui ils sont.

De bonnes réponses suite à de bonnes questions, un auteur poursuivi par ses personnages, une parfaite école du roman, permettant au lecteur de jeter un œil curieux dans les arcanes de la création.

Philippe Leuckx,

Le beau livre des visages, Maelström, 2010 ;

Le cœur se hausse jusqu'au fruit, Les déjeuners sur l'herbe, 2010 ;

Rome à la place de ton nom, Bleu d'encre, 2011.

Présentation par Marie-Ange Bernard

C'est avec infiniment de délicatesse et d'intuition que Marie-Ange Bernard va nous introduire dans un autre monde, celui des poèmes de Philippe Leuckx. Originaire, lui aussi, du monde rural. Une quarantaine de recueils assez courts. Il a publié le premier à 38 ans, en 1994 : *Une ombreuse solitude*.

P.L. : J'écris depuis l'âge de 8-9 ans. À partir d'un certain moment, j'ai ressenti comme une urgence de publier...

M-A. B. : Il est né à Havay, à la frontière française, d'un père d'origine flamande, et a connu une enfance villageoise. Il est licencié en philologie

« *Le roman est aussi une manière d'appréhender le monde et les êtres humains..* »



« On garde un visage disparu, ainsi pour Véronique et son voile. Les visages sont très volatils. »

romane, a fait son mémoire sur Proust et la mémoire involontaire. Les lieux, Rome notamment, sont très importants pour lui. Il a écrit beaucoup de recueils sur Rome.

P.L.: Rome, ça vient de loin. Les traces des chaussées romaines, dans mon village. Un livre de Danielle Sallenave. J'y ai vécu plusieurs mois, entre 2003 et 2007. Et puis, la *Madone des Pèlerins* de Caravage, à San Agostino. Mais aussi, effectivement, le côté des rues poussiéreuses, le néo-réalisme, ce chef d'œuvre qui s'appelle *Le Voleur de bicyclettes*. J'ai visité tous les lieux du tournage.

(Suivent des lectures, dont un texte sur l'enfance... *La poésie me ressemble comme une sœur / La tendresse nette d'une petite main au cœur.*)

Et puis, le ton si juste de ses adieux à son père, en 2006, *Étymologie du cœur*, avec ce cri : *Reste à ta place, littérature.*

P.L. Quant à cet intérêt pour la filiation, il est vrai qu'on a davantage de balises à partir d'un certain âge. Ainsi, je me suis souvenu d'une image, mon père qui nous apportait, venant de l'arbre, un panier de cerises. Le côté sensitif de l'enfance.

M-A.B.: Il y a là des passages ravissants, dans ces quintils. Les objets. Le père qui disparaît, la main que l'on lâche.

Et, dans *Le beau livre des visages*, ces images peu communes, *tendus au bord des larmes, ...visage tenu au bord des cils...* Ce lien entre tenir et le visage...

P.L.: On garde un visage disparu, ainsi pour Véronique et son voile. Les visages sont très volatils.

Une intuition, nous le disions, d'une délicatesse peu commune pour un poète dont la sensibilité, elle aussi, est peu commune. Comme pour la présentation précédente, un accord parfait.

Découverte du monde, découverte des autres, au travers des personnages d'un roman, et le poète, puisatier de son enfance: nous aurons beau faire, je crois, tous et toujours, nous restons des écoliers.

461^e soirée des lettres – 19 octobre 2011



Joseph Boly,

Teilhard de Chardin ou La mort paroxysme de vie,

Mont Sainte-Odile, Hannut 2011,

Il serait si doux d'aimer, Hommage à Georges Rouault

(Journal en vers, tome 5) chez l'auteur, 1, rue de Crehen,
4280 Hannut.

Présentation par Jean-Pierre Dopagne

« Une
manière de
mémoriser ce
que l'on vit. »

Jean-Pierre Dopagne: On pourrait résumer l'œuvre du P. Boly en parlant de l'Un et du multiple. L'Un: le noyau, l'auteur lui-même, qui absorbe le monde comme une éponge. Le Multiple: les autres, qui requièrent une attention spirituelle. Et puis, cette fidélité: envers Claudel, Teilhard, de Gaulle.

À propos de Teilhard, avec qui il se trouve comme en osmose: la Mort, paroxysme de vie. Imprégner le monde de spiritualité, expirer les choses par le langage et l'écriture. « Amoriser », mettre de l'amour dans le monde, en faisant aussi appel à l'art et à la science.

À cette question: Sommes-nous tous participants de la création?, le P.Boly répond en insistant sur le rôle de la femme: *On ne fait rien de grand si ce n'est sous le regard d'une femme*, et il évoque à ce propos Dominique de Wespim, qui a joué un grand rôle dans la vie de Teilhard. Il évoque aussi le fait que Teilhard fut longtemps frappé par Rome d'une défense d'éditer; lui-même d'ailleurs, à cette époque, marqué par cette décision, s'abstint de toute publication pendant vingt ans.

Nous sommes adorateurs de Dieu, mais aussi de la Terre, l'oméga aspire toutes les étapes jusqu'à lui, ce qui a valu au P. Teilhard l'accusation de panthéisme.

À propos de son journal: *D'où lui est venue l'idée de ce journal?*, lui demande le présentateur.

C'est une manière de mémoriser ce que l'on vit. Et le vers classique est une manière de synthétiser.

Suit alors la lecture d'un poème intitulé *Nielles*, dédié au P. Luc Moës. Et pour terminer, le P. Boly évoquera ce problème majeur de l'Église d'aujourd'hui que constituent le célibat des prêtres et ses séquences, en émettant l'espoir que le Vatican y apporte une solution...

Philippe Cantraine,

Cuentos des cœurs compliqués, nouvelles, éd. Luce Wilquin.

Présentation par Joseph Bodson

Le présentateur insiste tout d'abord sur la place que tiennent l'érudition, l'humanisme dans l'œuvre de Philippe Cantraine.

L'auteur insiste sur le sens à donner au mot *cuentos*, qui en espagnol recouvre aussi bien la nouvelle que la fable.

Il souligne également la différence entre le réalisme magique, tel que nous l'entendons chez nous, et le climat qu'il a voulu faire régner dans son livre, le réel merveilleux, tel qu'on le trouve chez Borges, Saramago, Cortázar.

Évoquant *Un roi sans divertissement*, de Giono, et le personnage du vieux juge, profond connaisseur du cœur humain, le présentateur se demande si ce n'est pas là, dans ce divertissement, qu'il faut chercher le sens même de la littérature, et si l'auteur – notamment celui de ce livre – n'est pas lui aussi, d'abord un profond connaisseur du cœur humain. Un remède efficace à l'ennui, un remède, justement, pour les cœurs compliqués.

On évoquera ensuite cette belle expression, le *cœur unique*, et ces évocations de l'enfance, par les soldats de plomb, par cette nouvelle où l'on voit le héros suivre un Indien à la piste, tandis que celui-ci s'efforce d'effacer ses traces, et finit par prendre la forme d'un oiseau pour s'envoler, rejoignant ainsi la mythologie et les contes.



« un profond
connaisseur
du cœur
humain »

Dans la dernière nouvelle, il y a ce mur dans l'île, comme chez Böcklin, que nous ne franchirons jamais. Et jamais nous ne saurons ce qu'il y a, ou qui il y a, dans cette île. Peut-être le vide, le rien, peut-être le plaisir. Et ce tableau énigmatique, représentant le cimetière de Venise, pourrait fort bien servir d'enseigne à ce livre aux multiples facettes, œuvre d'un talent éprouvé, à l'image même de la vie, avec ce mélange d'érudition humaniste, de rêverie et de vagabondage romantique qui n'est pas sans nous rappeler certaines pages de Nerval.

Rose Nollevaux,

Petite reine de Saba, roman, Memory Press.

Présentation par Marie-Ange Bernard

Marie-Ange Bernard signale tout d'abord que l'héroïne du roman est née dans la Grande Comore, et que la réalité de l'île va traverser tout le roman.

Les Comores sont un des pays les plus pauvres du monde, et l'héroïne, Maimouna, après un voyage clandestin, finira par aboutir en Europe.

Rose Nollevaux attire l'attention sur ce passage où la barque grince contre la rive, image du tiraillement entre l'appel du large et le repli. Les îles par ailleurs sont fragiles, sujettes à la mousson, en proie aux alizés. Cette fragilité va conditionner la structure sociale de l'île : importance des anciens, idée de la mort toujours présente. Les cultures ? L'ylang-ylang, la girofle, la vanille.

Pourquoi les Comores ? Elle avait un fils médecin sans frontières, qui travaillait au Malawi. Mais c'est un pays triste. Elle a cherché vers la mer... Elle a recherché les Comoriens de Belgique, de Paris, elle est allée aux Comores, où elle a vécu dans un baraquement.

« *La barque
grince contre
la rive.* »



La créolisation, selon Glissant, c'est l'interculturalité, les rhizomes qui se mêlent. Chez Césaire et Senghor, c'est la verticalité, la souche première, la négritude.

La population des Comores est très métissée : des Bantous d'abord, puis au 9^e siècle, des Arabes venus de Shiraz, puis, au 19^e, une population indienne qui a remplacé les esclaves. Le père de l'héroïne est Indien, sa mère Bantoue. Ils vivent dans une culture de la soumission que la colonisation a aggravée. L'Anda, la coutume qui vient des Arabes et vise avant tout au prestige social, y joue un grand rôle, entraînant le mariage de filles jeunes à des vieillards.

L'héroïne finira par aboutir à Schaerbeek, où elle vivra avec son grand-père, Petite rue de l'Olivier, pour y travailler à son mémoire. Et de temps à autre, on y entendra des bribes de musique, venues de l'atelier proche d'un facteur de pianos, Marc Leuridan. Or, il se fait que cet atelier existe réellement, et que le facteur était un ami de Marie-Ange Bernard, qui songe à y organiser une manifestation...

Le goût du spirituel, le goût de l'aventure et des îles, le goût du merveilleux, du métissage... l'Oméga serait-il une île ?

France Bastia,
*Joyeusement du présent ,
Journal 2009-2010,*

éd. Les Claines, 41, chaussée de Louvain, 1320 Hamme-Mille.

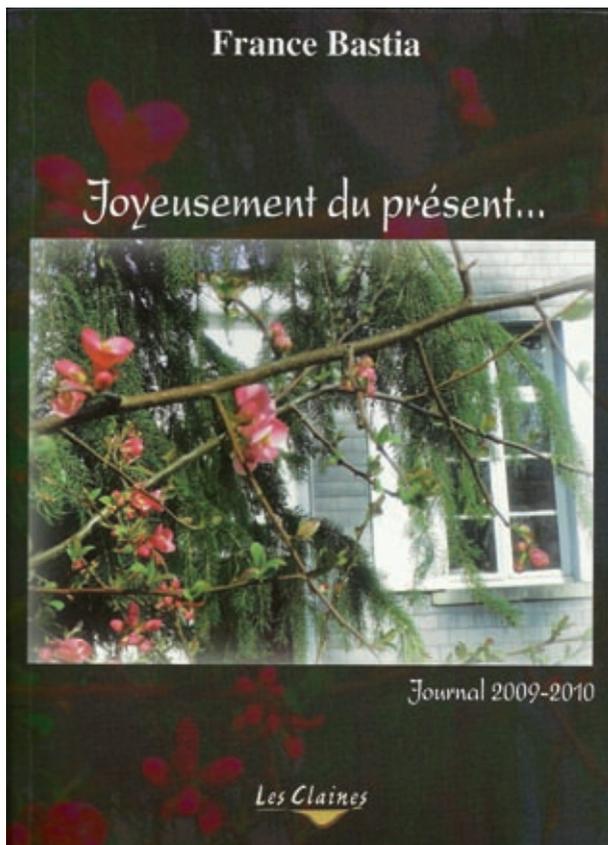
Sous ce titre, tiré de son cher Montaigne (*Jouis joyeusement du présent, le reste est hors de toi*), France Bastia nous livre donc son journal pour les années 2009 et 2010.

C'est comme le plaisir d'une promenade en ville, où l'on rencontre, à chaque carrefour, des amis proches ou perdus de vue, des autrefois un peu nostalgiques, et à la fois l'actualité la plus brûlante; les pays lointains, et le cadre rassurant du jardin quotidien; la ville et la campagne — le rat des villes et le rat des champs s'y promenant bras-dessus bras-dessous. Extrême variété de ces notes, d'où la bienveillance n'est jamais absente.

Entre les nouvelles, le brouhaha du monde, de la politique, des lettres, et la floraison des cardamines, la paix du village de Hamme-Mille est là comme un havre de paix, où il est toujours possible de se ressourcer.

Quelques rêves étranges viennent s'y mêler, comme celui des deux médecins, p. 47, ou celui à propos de Roger Foulon, p. 56.

Comme dans les précédents volumes, nous trouvons aussi quelques évocations très réussies d'André Goosse, notamment ce tableau à la fois intimiste et goguenard, lors de son séjour en clinique, toute la documentation du *Bon Usage* étalée sur son lit.



« *Entre le
brouhaha du
monde et la
floraison des
cardamines* »

Et bien sûr, aussi, l'évocation de beaux textes, de bons auteurs, de poèmes inscrits dans la mémoire. Ces citations, ces évocations, c'est un peu comme lorsque l'on lance une pierre dans l'eau d'un étang: des cercles concentriques de plus en plus larges, attirant au passage d'autres citations, le souvenir d'autres visages. Au plaisir de la diariste, qu'elle nous fait joyeusement partager.

Joseph Bodson

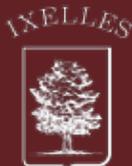
Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N°3 | DÉCEMBRE 2011



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 – 1050 BRUXELLES

TÉL. ACCUEIL : 02 512 29 68 – TÉL. SECRÉTARIAT : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE – CCP : 000-0092202-52

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

ÉDITEUR RESPONSABLE : JEAN-PIERRE DOPAGNE

REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES,

DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE, DE M. WILLY DECOURTY, BOURGMESTRE,

ET DU COLLÈGE DES BOURGMESTRE ET ÉCHEVINS D'IXELLES

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres et amis de l'AEB.